

# **Digitales Brandenburg**

hosted by **Universitätsbibliothek Potsdam**

## **Apologie Povr Cevx De La Religion. Svr Les Sviets D'Auersion que plusieurs pensent auoir contre leurs personnes & leur creance**

**Amyraut, Mayse**

**Saumur, 1647**

Section. III.

**urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5565**



SECTION. III.

*Que si on considere ceux de la Religion en qualité de Chrestiens, ils ne meritent l'auerfion de qui que ce soit. Et premierement à l'égard des creances qu'on leur impute contre verité.*

**R**ESTE le troisiéme égard auquel on nous peut considerer, c'est à sçauoir, en tant que nous sommes Chrestiens. Et cette matiere nous doit tenir vn peu plus long temps que les precedentes, pource que les accusations qu'on y fait contre nous sont en plus grand nombre, & qu'au fonds c'est tout le fondement de l'auer-

sion qu'on a pour nous. Car le reste que j'ay cy-dessus examiné, quelque apparence dont on tâche de le reuestir, n'a du tout point de réalité, non pas mesmes au iugement de nos plus grands ennemis, s'ils vouloient dire franchement ce qu'ils en pensent en conscience. Il nous faut donc voir ce qu'on nous accuse de croire, & que nous ne croyons pas pourtant: ce qu'on voudroit que nous creussions, mais que nous ne pouuons nous persuader, & à cause dequoy on nous veut du mal: & enfin, ce que nous croyõs effectiuement, & sur quoy la pratique de nostre pieté est fondée; pour sçauoir si, comme on le pretend, nous meritons à cette occasion la haine de Dieu & des hommes.

Pour ce qui est de ce qu'on nous accuse de croire, & que nous ne

crojons nullement, ie n'en produi-  
ray que peu d'exemples seulement,  
dont le premier fera cette vieille ac-  
cusation, que nous sommes enne-  
mis des bonnes œuures, sous om-  
bre que nous ne croyons pas qu'el-  
les meritent deuant Dieu, ni que  
ce soit par elles que nous obtenons  
nostre iustification en son iuge-  
ment. Certainement ce que i'ay dit  
cy-dessus de la façon de laquelle  
nous viuõs, & particulièrement de  
celle de laquelle on nous exhorte  
continuellement à bien viure, nous  
absout assés de cette imputation.  
Car comment sommes nous enne-  
mis des bonnes œuures, si nous ex-  
hortons sans cesse le monde à s'y  
estudier, & si nous essayons d'en  
faire resplendir toute nostre vie? Il  
est vray que ce n'est pas en vertu  
de leur merite que nous esperons

126 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
obtenir la iouissance du salut, &  
est vray encor que quand nous  
nous disposons à comparoistre de-  
uant le tribunal de Dieu, ce n'est  
nullement sur nos bonnes actions  
que nous fondons l'esperance d'estre  
iustificiés en sa presence. Mais de ce-  
la il ne s'ensuit pas pourtant que  
nous ne fassions aucune estime des  
bonnes actions. Nous auons ac-  
coustumé d'enseigner que la pieté  
enuers Dieu, & la charité que nous  
deuons auoir pour les hommes,  
sont choses si excellentes en elles  
mesmes, & si conuenables à la di-  
gnité de nostre nature, que quand  
Dieu ne les nous auroit point plus  
expressément commandées que par  
ce que la Nature nous en apprend,  
& quand il n'y auroit attaché ni  
aucune promesse de recompense,  
ni aucune menace de punition, si

est-ce que nous deurions nous y adonner avec vne affection tres-sincere & tres-ardente. Quand donc nous aurions cette opinion que la pieté & la vertu n'auroient point de certaine relation au royaume des cieux, & qu'elles ne porteroiét avec elles aucune considerable vtilité pour nous y faire paruenir, nous en ferions pourtāt plus de cas ainsi, que ne font ceux qui ne les considerent sinon entant qu'ils esperent qu'elles leur produiront quelque fruit de remuneration. Pource que chacun peut sçauoir par sa propre experience, que les choses auxquelles nous ne nous portons sinon entant qu'elles sont propres pour nous obtenir vne certaine fin, sont en nostre opinion moins à priser que la fin mesme. Ceux donc qui n'estiment les bonnes œuures sinon pource que

Dieu les recompensera de la felicité, estiment sans doute la felicité plus qu'ils ne font les bonnes œeuures: au lieu que quant à nous nous les aimons à cause de leur propre dignité, & les trouuõs plus dignes de nos affections que n'est cette felicité qu'on s'y propose pour salaire. Car la felicité est ce qui nous fait heureux, & la pieté & la charité est ce qui nous fait gens de bien. Or aimer mieux estre heureux qu'homme de bien, est vne marque indubitable qu'on ne reconnoist pas assés que c'est que d'estre homme de bien, ni combien se proposer de le deuenir, est vn objet qui merite vne constante & vehemente application de toutes les puissances de nos ames. De plus, c'est à grand tort qu'on nous accuse de croire que les bonnes œeuures n'ont point de

de relation au salut. Outre leur excellence naturelle, à cause de laquelle on les doit souverainement priser, l'amour que nous avons pour elles naist en grande partie en nous de celle que nous portons à nostre propre felicité. Parce que nous regardons nostre salut, ou bien comme vne chose de laquelle le droit nous est desia acquis par la mort de nostre Seigneur, ou comme vne chose de laquelle, bien que le droit nous en soit acquis, nous ne sommes pourtant point encore venus en iouissance. Car autre chose sans doute est le droit de posseder vn iour quelque bien, & autre l'actuelle possession du bié mesme. Quand donc nous le considerons en cette premiere façon, nous sommes ravis en admiration de la bonté de Dieu, & de la charité inenarrable

de son Fils, en ce que le Pere le nous a voulu donner, & en ce que le Fils s'est volontairement donné à nous, & s'est abandonné à la mort pour nous racheter, & nous acquerir la vie eternelle. Or il n'est pas possible que nous soyons ravis en admiration de ce bienfait, ni que nous l'estimions comme il faut, que le ressentiment que nous en auons ne remplisse nos ames de dilection enuers Dieu, & d'une amour ardente & inuiolable enuers son Vnique. Comment donc pourrions nous les aimer à cette occasion avec tant d'ardeur, sans disposer toutes les facultés de nos esprits à rendre obeïssance à leurs commandemens? Ya t'il aucun plus puissant attrait, ni aucun plus ferme lien, pour nous attirer & pour nous attacher aux volontés de ceux à qui nous

deuons obeir, que celuy d'une affection violente ? Certes c'est là le mouuement qui porte les Saints qui sont au ciel, & qui nous porteront lors que nous y ferons recueillis, à mener vne vie eternellement sainte & immaculée. Car nous n'y ferons pas gens de bien afin d'obtenir le royaume des cieux, pource que nous l'aurons desia; ni mesmes pour le nous conseruer à perpetuité, pource qu'il n'y aura plus de peril de le perdre. Mais nous ferons gens de bien, par vn merueilleusement vif & permanent sentiment d'obligation, pource que nous aurons obtenu cette incomparable felicité, par vn don qui ne se pourra iamais reuoquer, & par vne tout à fait incomprehensible misericorde. Or ie ne pense pas qu'il y ait personne qui doiue

trouuer mauuais que nous foyons excités à aimer Dieu par la gratitude que nous auons de son amour en nostre endroit, & par les mesmes motifs qui y induisent si puissamment les bienheureux Saints de Paradis, à proportion de la connoissance qu'eux & nous auons de la charité qu'il nous a portée.

Quand nous regardons l'éternelle félicité comme vne chose dont nous ne sommes pas encore en possession, le desir que nous auons d'y paruenir nous fait faire sur les bones ceuures deux reflexions principales. L'vne est qu'écore que Dieu nous ait déclaré par sa Parole que c'est en la seule considération de la mort de son Fils qu'il nous promet le salut, & que nostre conscience nous témoigne qu'il a liuré son Fils à la mort pour nous auant que

nous fissions de bonnes œuures, & qu'il nous eust peu considerer comme en ayant fait, si est-ce que cette mesme Parole, & ces mesmes mouuemens de nostre conscience nous apprennent, qu'il n'est pas raisonnable qu'il execute cette promesse enuers ceux qui par leur méconnoissance se rendront indignes de son salut. Puis que si nous en iouissions desia, & que nous vinssions à le méconnoistre, il seroit iuste qu'il le nous ostast, il est iuste pareillement qu'il ne le nous donne pas, si nous nous montrons ingrats à la faueur qu'il nous a faite de nous en donner le droit par la grace de ses promesses. Cependant toute nostre reconnoissance gist en amour & en respect, & les preuues indubitables de l'amour & du respect, consistent en l'obeissance aux commande-

134 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
mens de Dieu, & en l'exercice des  
bonnes œuures. Ainsi nous nous  
y appliquons, non pas comme à des  
moyens par lesquels nous puissions  
obtenir le droit de paruenir au sa-  
lut: car nous l'auons desia en la mort  
de nostre Seigneur Iesus, à laquelle  
Dieu nous a donné de croire: mais  
comme à des choses dont le mépris  
nous en feroit dechoir, & empes-  
cheroit l'execution des promesses  
que Dieu nous en a données. Telles  
font donc nos inclinations en cet  
égard que doiuent estre celles des  
bons enfans, & qui ne doiuent pas  
estre blasquées en nous, puis qu'en  
eux on les estime louables. Ils ne  
font pas enfans, pource qu'ils font  
honestes gens, & dans l'obeissan-  
ce qu'ils rendent à leurs peres ils ne  
se proposent nullement pour but  
l'acquisition du droit de leur here-

dité. Ils sont enfans pource que leurs peres les ont engendrés, & ont le droit de venir quelque iour à leur heredité d'autant qu'ils sont leurs enfans, & que telle est la disposition des loix, & l'institution de la Nature. Si donc quand ils deuiennent honnestes gens puis apres, ils y font quelque consideration de l'esperance de l'heredité, c'est afin seulement que leurs débauches, & leurs mauuais comportements ne portent pas l'indignation de leurs peres à les priuer du droit de succeder à leurs biens, lequel leur auoit esté acquis par la naissance. Il est bien vray que nous ne sommes pas enfans de Dieu de nostre nature, & ne le deuenõs sinon par la grace de l'Adoption. Mais comme les enfans ont à leurs peres toute l'obligation de ce qu'ils les ont engen-

136 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
drés, nous auons pareillement à  
Dieu toute l'obligation de ce qu'il  
nous a adoptés. Et comme l'hon-  
neur qu'il luy a pleu de nous faire  
de nous adopter en son vnique, nous  
donne le mesme droit à l'heritage  
celeste, que la naissance donne aux  
enfans pour l'heredité de leurs pa-  
rens; la grace de l'Esprit qui accom-  
pagne cette adoption engendre en  
nous les mesmes affections que la  
nature produit dans les bons en-  
fans, lors qu'il s'agit de l'obeissan-  
ce & du respect qu'il faut qu'ils por-  
tent à leurs peres. L'autre reflexion  
est, que de toutes les choses que Dieu  
aime, il n'en aime aucune à l'egal  
de la sainteté; & toutes les autres  
qu'il aime, il ne les aime sinon au-  
tant qu'elles en sont participantes,  
ou qu'elles y peuuent seruir. Et la  
raison en est que de toutes les cho-

ses aufquelles il a mis quelque empreinte de fa diuinité, il n'y en a aucune autre qu'elle qui la represente à l'égard de ce qu'elle possède de plus venerable & de plus glorieux. Toutes choses, en ce qu'elles font, portent quelque ressemblance de son existence. Les vens & les tremblemens de terre, & la puissance des flots de la mer, ont quelque ombre de sa vertu. La fermeté des rochers, la durée des elemens, & l'incorruptibilité des cieux, semblent estre vn crayon obscur de l'immutabilité de son essence. Dans la gloire & dans l'authorité des Monarques il a rendu visible en la terre quelque rayon de sa Majesté. Mais quant à sa bonté, à sa iustice, à sa misericorde, & à la pureté inenarrable de ses inclinations & de ses pensées, en quoy consiste sans contredit la plus belle

138 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
merueille de son estre, & le couron-  
nement de ses autres propriétés, il  
n'y a que la sainteté de la creature  
intelligente & raisonnable en qui  
on en voye la resplendeur. A raison  
dequoy aussi il n'y a qu'elle propre-  
ment qui soit dite auoir esté faite à  
son image. Quant à nous, il nous a  
aimés à la verité dés auant que nous  
fussions saints ; mais ç'a esté pour  
nous rendre saincts, qu'il a déployé  
dessus nous ses admirables miseri-  
cordes. Car il nous a rachetés pour  
nous amener à la sanctification, &  
pour reparer en nous la ressemblan-  
ce de ses vertus, dont le peché auoir  
gasté tous les traits & tous les linea-  
mens en nos ames. Mais depuis  
qu'il nous a sanctifiés, il nous aime  
à cette occasion, & ne peut con-  
templer en nous cette belle idée de  
sa diuinité, qu'il ne nous affection-

ne merueilleusement à cause d'elle. Comme les bons peres aiment sans doute leurs enfans avant qu'ils voyent paroistre en eux aucune lumiere de vertu: mais leurs affections se redoublent à mesure qu'ils apperçoient qu'en croissant ils se forment peu à peu par leur education, & s'auacent de iour en iour en l'amour des choses loüables. Or est-ce l'inclination naturelle de l'amour que de bien faire à ce que l'on aime; & comme dans les choses pesantes à péne sçauroit on distinguer entre la pesanteur & la propension au mouuement contrebas, l'amour & l'inclination à vouloir & à faire du bien, quand on en a le moyen, ou ne font qu'une mesme chose absolument, ou si elles en font deux, elles sont inseparables. De sorte qu'il ne se peut faire que Dieu nous

140 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
embrassant de ses affections à cause  
de l'image de sa sainteté qui reluit  
en nous, il ne nous vueille faire du  
bien; & puis estant puissant com-  
me il est, il ne le veut point de la  
façon, qu'indubitablement il ne le  
fasse. Nostre sainteté donc, & les  
bonnes œuures qui en dependent,  
ne nous acquierent pas le droit de  
la iouissance de la felicité, puis que  
Dieu le nous a donné gratuitement  
lors qu'il nous a adoptés pour estre  
du nombre de ses enfans. Mais elles  
attirent ses affections, comme cel-  
les d'un bon pere, pour executer  
par inclination d'amour enuers no-  
stre sanctification, les promesses  
qu'il nous auoit desia faites de pure  
gratification, & à l'accomplisse-  
ment desquelles il estoit desia por-  
té comme fidele & veritable. Ainsi  
plus nous sommes gens de bien,

plus devons nous estre persuadés que Dieu nous aime cordialement: & plus nous sommes assureés que nous sommes aimés de luy, plus avons nous de certitude de ses favorables inclinations à nous donner la iouissance de son Royaume. Comme au reciproque plus nous desirons ardemment cette immortelle felicité, plus soigneusement cherchons nous les moyens de nous persuader fermement que nous l'obtiendrons. Puis donc que l'assurance de la dilection de Dieu envers nous en est vn indubitable argument, & que nostre sanctification produit cette dilection à proportion de ce qu'elle est grande, & lumineuse, & qu'elle represente excellemment la sainteté laquelle est en Dieu, il n'y a personne qui ne comprenne aisément qu'autant que

142 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
nous auons de soin de nostre salut,  
autant faut il necessairement que  
nous soyons embrasés de l'amour  
des bonnes œuures. Et neantmoins  
pour tout cela nous ne croyons nul-  
lement, ni que nous soyons iusti-  
fiés à cause d'elles deuant Dieu, ni  
qu'elles soyent aucunement meri-  
toires de son royaume; & cela ne  
doit sembler estrange à qui que ce  
soit, puis que nostre conscience ne  
nous permet pas de nous persuader  
l'vn, & que nostre modestie nous  
oblige a esloigner de nous toute  
opinion de l'autre. Je dis premiere-  
ment que nostre conscience ne  
nous permet pas de nous figurer  
que nous puissions estre iustificés  
deuant Dieu par le moyen de nos  
bonnes actions. Car estre iustificié  
deuant Dieu, c'est estre absous en  
son iugement. Or nous sçauons que

si Dieu nous examine tant soit peu rigoureusement par nos œuures, il ne trouuera nullement le sujet de prononcer pour nous sentence d'absolution. Pource qu'auant que nous fussions venus à la connoissance, nous pechions continuellement contre luy: ce qui aggrauoit iournellement la malediction dans laquelle nous sommes naturellement par la corruption originelle. Tellement qu'à l'égard de tout ce temps là nous ne pouuons pretendre autre iustification qu'en la remission de nos pechés. Depuis que nous le connoissons, quelques bonnes œuures que nous ayons faites, nous en auons tant fait de mauuaises, & il y a tant de defauts mesmes dans les bonnes d'õt nous nous vantons, que si nous presumions d'estre iustificés de cette façon, nous

noustrouuerions trop éloignés de nos esperances. S'il y en a quelques vns entre les Catholiques Romains qui ayent cette bonne opinion d'eux mesmes, qu'ils n'ayent iamais commis de peché, & qu'ils ne pechent du tout point encor, c'est à eux à aduiser comment ils soustien- dront quelque iour vne proposi- tion si hardie deuant le trône de Dieu, & comment ils la pourront accorder avec leur propre Pateno- stre. Pour nous, nous aimons mieux nous confesser pecheurs deuant nostre Seigneur, & auoir à sa mise- ricorde toute l'obligation de nostre salut, que de nous mettre en vn ine- uitable peril de remporter vne eternelle confusion de sa presence. Et veritablement ie ne puis que ie ne me plaigne icy du peu d'equité de ceux qui nous haïssent à cau-  
se

se de cette creance. Nostre conscience nous rend temoignage de nostre fidelité enuers nos Rois; & l'Escriture & l'experience conuainquent vniuersellemēt tout le monde d'une infinité de pechés commis contre Dieu. S'il est arriué à nos Peres & à nous de faire quelque chose qui ait dépleu à nos Souuerains, ce n'a point esté par faute d'affection à leurs personnes ni de respect à leur autorité, mais par des mouuemens qu'ils ont eux memes excusés; au lieu que les pechés que tous les hommes commettent en si grand nombre, procedent de l'affection de la chair, *qui est inimitié contre Dieu.* Hors ces actions auxquelles ou la souffrance ou la crainte de la persecution nous a portés trois ou quatre fois seulement, on ne scauroit nous oster cette loüan-

ge que nous n'ayons rendu quelques bons seruices à l'Estat, & que nous n'ayons vescu conformement à ses loix: au lieu que tous les iours tous les hommes pechent contre Dieu, & transgressent ses commandemens en mille & mille rencontres. Et neantmoins par tout ou on parle de nous dans les Ecrits politiques & dans les productions du temps, on n'entend rien autre chose que ces mots de *faction*, de *rebellion*, de *reuoite*; au lieu que dans les liures de Theologie, où il est question de Dieu, on ne parle que de bonnes œuures & de satisfactions. Si nous nous estions vantés de pouuoir soustenir nos actions deuant le Conseil de nos Rois contre ceux qui les flestrissent de ces titres si odieux, & de n'auoir besoin d'autre chose que de leur iustice pour en

estre iustificiés, on nous accuseroit de presumption & de quelque espece d'impudence, pour ne reconnoistre pas assés combien nous auons eu besoin de leur support : au lieu qu'en la controuerse de la iustification des hommes deuant Dieu, ils ne parlent que de leurs propres iustices, & s'appuyent dessus elles pour comparoistre en son iugement. Bien que, comme ie l'ay dit, nous soyons originaires du pays, & nés sujets de nostre Prince, nos ennemis disent pourtant que nous ne subsistons en ce royaume que de sa grace seulement, pource que par nos fautes, qu'ils veulent estre si criminelles, nous aurions merité d'en estre expulsés : & cependant, bien que les hommes soyent naturellement étrangers du royaume des cieux, & que tous les iours ils

148 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
commettent quelque chose qui les  
en deuroit rendre indignes, on veut  
pourtant qu'il leur soit donné en  
vertu de leurs iustices, & comme  
vne recompense deuë à leurs bon-  
nes actions. Certes ou bien qu'ils ne  
nous fassent pas si criminels deuant  
nos Rois, ou bien qu'ils confessent  
qu'ils ne le sont pas moins enuers  
Dieu; & s'ils veulēt que nous recon-  
noissions que c'est de la pure bonté  
de nos Souuerains que nous subfi-  
stōs en cēt Estat avec la liberté dont  
nous y iouïssons, qu'ils ne fassent  
point aussi de leur costé difficulté  
de confesser que s'ils iouïssent quel-  
que iour de la felicité du ciel, ce se-  
ra de pure misericorde. I'ay dit que  
nostre modestie nous defend de  
croire que nos œuures puissent me-  
riter le salut. En effect nous voyons  
que les peres ne peuuent souffrir

que leurs enfans se glorifient en leur  
presence qu'ils leur soyent redeua-  
bles de quoy que ce soit. Or nous  
sommes enfans de Dieu, & nous  
luy auons sans doute plus d'obliga-  
tion que nous n'en pouuons auoir  
à ceux qui nous ont engendrés. Et  
nous voyons que les Princes ne peu-  
uent non plus endurer que leurs su-  
jets appellent ce qu'ils font pour  
eux autrement que du nom de ser-  
uice auquel la naissance les oblige.  
Or nous sommes beaucoup moins à  
l'égard de Dieu, que les sujets ne  
font à l'égard des Princes. Et enfin,  
nous voyons que les Cardinaux mes-  
mes, dont la dignité est si eminente,  
se reconnoissent tellement infe-  
rieurs à ceux de qui ils font nés su-  
jets, qu'ils ne croyent pas que leurs  
seruices puissent iamais égaler leurs  
obligations, ni les en acquitter en-

150 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
uers eux, notamment quand à leur  
faueur & par leur recommandation  
ils ont esté éleués à ce degré si pro-  
chain de la Majesté Pontificale.  
Car de cette modeste reconnois-  
sance de l'insuffisance de leurs a-  
ctions à reconnoistre ce bienfait,  
nous auons des preuues tres-belles  
& tres-expresses dans les lettres des  
Cardinaux d'Osset & du Perron au  
Roy Henry le grand de glorieuse  
memoire. Or s'ils le disent en sincerité,  
nous auons beaucoup plus de  
sujet d'estre humbles en compa-  
roissant deuant Dieu, qu'ils n'ont  
d'estre modestes enuers les hom-  
mes. S'ils le disent seulement par  
compliment, quant à nous nous  
estimons qu'on nous peut bien  
souffrir parler ainsi à Dieu en veri-  
té, & nous sentir effectiuement  
autant & plus tenus à sa bonté,

qu'ils ont fait semblant de l'estre à celle de leur Prince. Si, di-je, ils ont pensé qu'ils pouuoient bien témoigner la gratitude de leurs esprits aux grands Rois par des paroles excessiues, & qui surpassent la mesure de leurs gratifications, nous croyons qu'on ne nous doit point vouloir de mal si nous estimons que la Majesté du Roy des Rois, de qui tous les Rois mesmes & les Papes sont nés sujets, & la grandeur de ses bien faits en nostre endroit, excèdent beaucoup tout ce que les hommes peuuent ou faire ou dire pour en représenter le ressentiment, & qu'elles sont bien loin au delà de toutes leurs ciuilités & de toutes leurs hyperboles. En vn mot, on ne peut trouuer étrange que nous suiuiions cette belle maxime du Cardinal Bellarmin, qui apres

152 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
auoir long temps disputé de l'esti-  
me des bonnes actions, & du moyen  
d'obtenir la iustification, pose pour  
chose decisive, liu. 5. de Iustif.  
chap. 7. qu'à cause de l'incertitude de  
nostre propre iustice, & du peril de  
vaine gloire, dans lequel on pour-  
roit tomber, c'est le plus seur en toute  
maniere de mettre toute sa fiance en la  
seule misericorde & benignité de Dieu.  
Car qui nous pourroit blasmer de  
nous tenir au plus certain, & de ne  
vouloir rien hasarder en chose de  
telle importance?

Ce que ie viens de dire des bon-  
nes œuures, & de l'estime que nous  
en faisons, pourroit satisfaire à  
cette autre imputation, que nous  
croyons la predestination de telle  
sorte, que quelque chose que l'on  
fasse, soit que l'on croye en Iesus  
Christ, ou qu'on n'y croye pas,

soit qu'on fasse de bonnes œuvres, ou bien qu'on n'en fasse pas, on ne laissera pas d'estre sauué, si on est predestiné pour cela, ou de tomber en damnation, si par la reprobation on est destiné à mort éternelle. Car il y en a qui ne font point de difficulté de nous accuser d'enseigner ce dogme hautement, & c'est vn des moyens qu'on employe dans les predications pour rendre nostre profession odieuse. Certainement puis que nous croyons les bonnes œuvres absolument nécessaires à salut, de quelque façon que nous estimions que nous sommes predestinés, nostre creance est que nostre predestination ne nous amenera pas à salut sans les bonnes œuvres. Neantmoins afin d'oster tout scrupule de l'esprit de ceux qui voudront s'en éclaircir, voyons s'il y

154 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
peut auoir rien de plus raisonnable  
que nostre doctrine & nostre pra-  
tique en cette matiere. Quand on  
nous presche l'Euangile pour nous  
offrir le salut en Iesus Christ, on ne  
manque iamais de nous dire qu'il  
n'y a pas moyen d'en estre effecti-  
uement participāt sinon en' croyāt  
en ce Redempteur. Alors nous ne  
nous enquerons nullement si nous  
sommes predestinés ou non, & ne  
nous mettons nullement en peine  
des secrets de Dieu, ni des Arrests  
qu'il a donnés de toute eternité  
pour le salut & pour la condam-  
nation des hommes. Nous nous  
disposons seulement à croire en ce-  
luy qui nous est offert pour Sau-  
ueur, puisque quelle que soit la Pre-  
destination de Dieu, il est imposs-  
ible d'estre participant du salut dont  
il est auteur, sinon en l'embrassant

par vne foy viue & profonde. On ne peut donc pas dire que nous ayons cette creance que soit qu'on croye soit qu'on ne croye pas, on fera sauué pourueu qu'on y soit predestiné, puis que nous tenons qu'absolument il n'y a point de salut en Iesus Christ sinon pour ceux qui croyent. Apres cela, lors qu'on nous presche qu'il faut croire, on ne manque iamais de nous expliquer nettement qu'elle doit estre cette foy, & de nous dire qu'il est necessaire qu'elle soit accompagnée d'une serieuse repentance. Car faire seulement profession exterieure du Christianisme, n'est pas croire, selon nous: non pas mesmes auoir en l'entendement quelque legere teinture de la verité de ses dogmes. Croire en nostre Theologie, est estre si viuement & si pro-

fondement persuadé des verités de l'Euangile de Iesus Christ, que cette persuasion maistrise toutes les autres, & qu'elle fasse telle impression dedans les volontés & les affections, qu'elle les détourne de leurs mauuaises inclinations, & qu'elle les regenere. Alors nous ne pensons point encore à la predestination, & ne nous enquerons nullement de ce que Dieu peut auoir ordonné de toute eternité pour nous, ni pour le reste des autres hommes. Nous examinons seulement nos consciences pour sçauoir si nous croyons de la façon, & nous disposons à ne nous y abuser pas, de peur qu'au lieu de la verité & de la solidité de la foy, nous n'en ayons embrassé que l'ombre. Partât quelle que soit ou la predestination ou la reprobation, nous croyons que la

foy non seulement est necessaire à salut, mais vne foy qui se caracterise nettement, & qui se distingue de la vaine imagination de la foy, par vne sincere & ardente affection aux bonnes œuures. De plus, lors qu'on nous presche qu'il faut croire de la façon, on ne manque iamais d'y adjoûter qu'il faut perseverer en cette foy, & dans les bonnes œuures qui la marquent & qui l'accompagnent. Pource que le salut n'est pas promis à ceux qui croiront simplement, mais qui persevereront en la foy & en la sanctification, & qui demeureront victorieux iusques à la fin, de toutes les tentations qui les attaquent. Et alors encor nous n'estimons pas qu'il soit necessaire de penser à la predestination ; seulement réueillons nous nos entendemens à cet aduer-

158 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
tissement, & autant que nous pou-  
uons, nous nous excitons nous  
mesmes à receuoir l'impression de  
l'Euangile bien auant, pour estre  
capables de resister, en cas que quel-  
que tentation nous assaille. Ainsi  
nous croyons encor que la perse-  
uerance est necessaire, quelle que  
soit la predestination, & quels que  
puissent estre sur cette matiere les  
sentimens des Docteurs de nostre  
communion, tant y a que rien n'est  
capable d'arracher cette persuasion  
de nos consciences. Enfin, on ne  
nous exhorte point à la perseueran-  
ce qu'on ne nous enseigne quand  
& quand quels sont les moyens de  
l'obtenir. Car quant à la foy, pour-  
ce qu'elle consiste en la connoissan-  
ce & en la persuasion des verités  
Euangeliques, on nous dit que le  
moyen de la conseruer est de lire,

& d'écouter, & de mediter soigneusement la parole de Dieu, qui l'a premierement engēdrée. Quant à la sanctification, d'autant qu'elle consiste en la haine du vice & en l'amour de la vertu, & que ces auersions & ces affections se conseruent par l'attentiue consideration de la nature de leurs objets, par l'accoutumance de faire les choses bonnes & de s'abstenir des mauuaises, par l'imitation des bons exemples, par euiter les vicieuses conuersations, par la crainte de la pēne qui suit le peché, par l'esperance de la remuneration que Dieu a misericordieusement promise aux bonnes œuures, & sur tout par la contemplation de la croix de Christ & de sa resurrection, dont l'vne nous fournit le modele de la mortification de nos affections, & l'autre le

patron & le motif de ressusciter en nouvelle vie, on nous met continuellement toutes ces choses devant les yeux, pour fomentier en nous la sainteté que nostre conuersion à Christ y a commencée. A quoy on ne manque iamais d'ajouter que la foy & la sanctification venant de Dieu, c'est à luy qu'il se faut adresser pour obtenir la grace par la vertu de laquelle elles soyent conseruées en nous, & de nous exhorter à cette occasion de veiller avec assiduité à la priere. Et afin de nous y exciter d'autant plus viuement on nous aduertit que nous auons affaire à vne infinité d'ennemis, qui nous obligent à vne souueraine vigilance de nostre part, & qui nous rendent vne particuliere assistance de la grace de Dieu necessaire. Le peché que nous portons

portons naturellement en nos affections; le mode qui nous amorce pas les voluptés, ou qui nous étonne par les persecutiōs; le malin qui nous dresse mille pieges, & qui nous attaque de mille tentations, nous font perpetuellement ramenteus, afin que nous nous tenions sur nos gardes. Là nous ne pensons point encore à la Predestination, & quelle qu'elle soit, nous tâchons d'éveiller toutes les puissances de nos esprits, & pour embrasser toutes les occasions de nous auancer en la pieté & en la vertu, & pour fuir toutes celles qui sont capables de nous en détourner, & pour demander a nostre Seigneur qu'il nous donne de le pouuoir faire. Pourquoy donc nous accuse-t'on de croire que la Predestination est si puissante en ce qui est du salut & de

la condamnation, que sans auoir égard ni a bien ni a mal elle y fait tout toute seule? Il est bien vray certes premierement, que nous sommes assurez qu'en vertu de cette predestination nous obtiendrons indubitablement la vie eternelle. Mais pource qui est de la creance de la Predestination, puis que c'est vn poinct de la Foy, que S. Paul enseigne tres-ouuertement, où il faut renoncer au nom de Chrestien, où il faut aduouër qu'il y en a vne. A la verité la maniere de l'interpreter est differente entre les Catholiques Romains & les Reformés. Mais cela ne doit pas estre trouué fort merueilleux, puis que les Catholiques ne s'en accordent pas absolument entr'eux mesmes. Tant y a qu'il y a vne predestination de quelques vns à sa-

lut, & que pour estre bon Chretien il le faut ainsi croire. Or puis qu'il y en a vne, on ne doit point trouuer mauuais que nous nous estimions estre du nombre de ceux qui sont predestinés, puis que nous trouuons en nous les marques & les effets par lesquels la Predestination se reuele. Car puis que nous croyons en Iesus Christ, & que nous nous adonnons tant que nous pouuons aux œuures de sanctification, & que l'experience nous fait voir que beaucoup d'autres n'y croient pas, & qu'ils se laissent emporter au peché à l'abandon, il faut necessairement ou que cette difference vienne de nous, ou que Dieu nous ait fait en cela quelque grace, laquelle il n'a pas faite aux autres. Or est-ce là

ou on commence à nous parler de

la Predestination, lors qu'il est question de sçauoir d'où vient cette difference. Car on nous enseigne que de nature nous ne sommes pas meilleurs que les autres; & par consequent, puis que nous croyons & que tant d'autres ne croient pas, il faut que Dieu nous ait traittés inegalement. Et cette inegalité consiste en ce que Dieu nous ayant presenté exterieurement à tous vn commun redempteur par la predication, & nous ayant fait exhorter les vns & les autres à le receuoir avec foy & repétance, il s'est cōtente de cette grace commune & exterieure enuers ceux là, au lieu qu'enuers nous il en a déployé vne interieure & particuliere. D'ou est venu qu'au lieu que les autres ont par leur malice reietté le redépteur qui leur a esté offert, nous l'auons quant à

nous receu par la grace que Dieu nous a faite. Pour ce donc que Dieu ne prend pas les conseils de ce qu'il doit faire de iour à iour, & que, comme dit l'Ecriture, *de tout temps toutes ses œuvres luy sont connues*, il faut necessairement que de toute eternité il ait ordonné de mettre cette distinction entre les autres & nous, & c'est en cette eternelle ordonnance que la Predestination consiste. Iusques là il n'est pas possible que nostre creance choque l'esprit de personne qui soit tant soit peu raisonnable. Car quoy ? Trouuera-t'on mauuais que nous donnions à Dieu toute la loüange de ce que nous croyons, & de ce que nous nous repentons de nos pechés, au lieu que les autres s'endurcissent en leur incredulité & en leur impenitence ? Certes ce seroit

estre trop presomptueux que de  
vouloir raur cette gloire à Dieu  
pour se l'attribuer à soy mesme.  
Ceux de l'Eglise Romaine mesmes,  
sur cette presupposition qu'ils font  
dans la voye de salut, & que nous  
n'y sommes pas, rendent sans dou-  
te graces à Dieu de ce qu'il les y a  
mis plûtoft que nous, & ainsi  
rendent témoignage à cette maxi-  
me de nostre profession, que c'est  
la misericorde de Dieu qui met cet-  
te distinction entre les hommes. Ou  
bien se scandalifera-t'on de ce que  
nous disõs que ce que Dieu execute  
maintenant en nous, il l'a ordonné  
de toute eternité ? Ce seroit al-  
ler contre la parole de Dieu & con-  
tre la raison, & raur à Dieu la loüä-  
ge de sa prescience. Ou finale-  
ment estimera-t'on que cette do-  
ctrine nous rende plus nonchalans

en ce qui est de nostre salut? Nullement. Car puis que tandis qu'on nous exhorte à la foy, à la repentance, à la sanctification, ni nous ne pensons point à la predestination, ni on ne nous donne point d'occasion d'y penser, elle ne peut trauerfer l'efficace des exhortations qu'on nous adresse. Quand nous venons à y penser, puis que nous ne connoissons nostre predestination que par ses effets, & que ses effets consistent en foy & en sanctification, à mesure que nous desirons d'estre du nombre des predestinés, à mesme mesure faut-il que nous tâchions d'auoir la foy & la sanctification, qui en sont les seules marques. En fin, quand nous les auons trouuées en nous, & que par ce moyen nous auons connu que nous sommes predestinés, tant s'en faut

que nous en prenions occasion de relâcher quelque chose de l'ardeur que nous devons auoir à la pieté, qu'au contraire, plus la grace de Dieu a esté speciale en nostre endroit, plus nous en sentons nous obligés de luy en rendre nos reconnoissances. Pour ce qui est de cette persuasion que nous auons d'obtenir assurement le salut en vertu de cette predestination, voicy comment on nous en instruit. On nous dit que puis que les hommes sont naturellement aussi mauuais les vns que les autres, ce que Dieu nous a fait vne grace si particuliere, ne vient pas de quelque merite qui fust en nous. Il faut que ce soit de sa pure & libre volonté, & d'une faueur speciale qu'il nous a portée, sans que nous l'y ayons inuité, qu'il nous ait ainsi gratifiés. Et le Car-

dinal Bellarmin est entierement de ce sentiment, & ne veut pas que l'élection & la predestination de quelques vns soit fondée sur aucune preuision ou prescience de leurs œuures. Ce qui nous donne occasion de raisonner de cette façon. Puis que Dieu n'a point eu d'autre motif que sa pure volonté qui l'ait induit à nous auantager plus que les autres en cét égard, il n'y peut auoir de raison pourquoy il ne nous conserue pas la foy, laquelle il nous a donnée. Pourquoi changeroit-il d'aduis en vne chose dont la resolution n'a point dependu d'ailleurs que de son bon plaisir seulement? De plus, la foy & la repentance sont des qualités souverainement belles en elles mesmes, & capables à merueille d'attirer ses affections. Si donc il nous a tant

170 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
aimés que de les nous vouloir com-  
muniquer du temps que nous ne  
les auions pas, comment ne nous  
aimerait-il point apres qu'il nous  
les a communiquées? Et si l'amour  
qu'il nous a porté auant qu'il y eust  
rien en nous qui l'y inuitast, l'a peu  
exciter à nous orner de si excellen-  
tes qualités, son amour, qui s'est  
redoublé depuis qu'il les a veuës en  
nous, ne le porteroit-il point à les  
conferuer apres les y auoir mises?  
En fin il ne nous les a données qu'a-  
fin de nous conduire à salut. Car le  
salut est la fin: la foy est le moyen  
par lequel il nous y amene. Puis  
donc qu'il s'est proposé cette fin là  
premierement, & qu'il a eu si fort  
à cœur de nous y faire paruenir que  
de nous en donner de tels & de si  
certains moyens, qui est-ce qui peut  
interuenir qui l'empesche de se pro-

poser toujours le mesme but, & par consequent d'employer aussi toujours les moyens qui nous y conduisent? Sur ces raisonnemens qui sont tirés de la parole de Dieu, & que divers beaux passages autorisent, nous fondons cette esperance, qu'asseurement Dieu nous sauvera, & qu'il ne se presentera aucun obstacle à l'accomplissement de ce beau dessein, qu'il ne surmonte. Or comme chacun peut voir que ces raisonnemens tournent à la gloire de la sagesse & de la bonté de Dieu, & qu'ils conuiennent merueilleusement bien à la fermeté invariable de sa nature & de ses conseils, aussi ne peut-on pas dire qu'ils nous rendent negligens en ce qui est des choses qui sont necessaires pour nostre salut. Et ie m'émerueille ou qu'on se le puisse imaginer, ou qu'o

172 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
nous le puisse reprocher, veu qu'en  
l'Eglise Romaine on a des creances  
à qui on pourroit imputer de sem-  
blables consequences. Le Pape croit  
qu'il ne peut errer dans les matieres  
de la foy. Ceux qui sont des senti-  
mens de la Sorbonne attribuent  
cette prerogative au Concile. Soit  
au Concile, soit au Pape qu'appartiè-  
ne le privilege de l'infalibilité, tant  
y a que tous ceux de cette commu-  
nion tiennent constamment qu'il  
a esté donné à l'Eglise. Si cela est,  
c'est vne certaine predestination  
de Dieu, par laquelle il a ordon-  
né de preserver son Eglise de toute  
erreur en la foy, & de l'illuminer  
eternellement de la connoissance  
de sa verité. Quand donc il est que-  
stion de vuider quelque controuer-  
se en la Religion, cette creance rend  
elle ou les Papes, ou les Conciles,

moins diligens à bien examiner la Parole de Dieu & la tradition des anciens, & à se bien garder de la finesse de Satan, & de la sophisterie des heretiques ? On y croit que l'Eglise est imperissable, & que Dieu la garantira de ses ennemis iusques à la fin. Cela vient encore sans doute de quelque predestination de Dieu, qui a resolu de mener la Nassele qu'ils appellent de S. Pierre, à bon port, & de la sauver de tous naufrages. Cette creance donc empesche-t'elle que ceux qui sont au gouvernail n'employét toutes sortes de moyens propres pour sa conseruation, ou imprime-t'elle en leur esprit vne si profonde securité, qu'ils ne se mettent point en peine du salut de leur vaisseau, & qu'ils le laissent aller à l'abandon entre les bancs & contre les roches ?

Comme donc ils ne considerent pas cette predestination de Dieu à l'égard de l'infallibilité de l'Eglise, & de son indefectibilité, comme on parle, ainsi qu'une occasion de securité & de negligence en ce qui regarde l'employ des moyens, mais seulement comme un encouragement à les employer & soigneusement & ioyeusement, avec une esperance indubitable d'un avantageux succès; ainsi ne considerons nous nullement cette predestination en ce qui est de nostre salut, comme un sujet de nous y comporter nonchalamment, mais plutôt comme un motif d'y travailler avec grand soin & grande consolation aussi, sçachant qu'il en réussira un euenement favorable. Autre donc est la predestination par laquelle Dieu a resolu de produire luy mes-

me quelque euenement sans l'entremise d'aucuns moyens, ou au moins par l'entremise de certains moyens sur lesquels il ne nous donne point de commandemens: & autre la predestination qu'il n'execute que par le moyen de nos actions, dont il nous a luy mesme donné les commandemens & les regles. Là nous pouuons bien demeurer les bras croisés, & attendre, pour exemple, que l'eclipse du Soleil, ou arriue, ou se passe, sans y rien contribuer de nostre part. Car ni nostre mouuement, ni nostre repos, ne la hasteront, ni la retarderont pas d'vne minute. Icy c'est vne pure frenésie que de negliger de faire ce qui nous y est commandé, & neantmoins en esperer l'accomplissement, puis que cette sorte de predestination ne s'accomplit point sinon par

l'execution des commandemens que Dieu nous y donne. Partant comme le mépris des moyens qui empesche l'euenement, est vne preuue indubitable qu'il n'auoit point esté preordonné; ainsi le legitime employ des moyens est vn certain argument de la predestination de l'euenement mesme. Et comme celuy qui se croit predestiné à viure, & neantmoins ne veut pas manger, est à demy furieux; celuy qui mange, & qui boit, & qui fait les fonctions d'un homme viuant, s'il ne croit auoir esté predestiné à viure par ce moyen là, n'a pas la ceruelle en bonne assiete.

Le troisiéme exemple sera pris de ce qu'on nous impute de ne croire pas le franc arbitre, & par ce moyen de dépouiller l'homme de sa nature, d'oster à ses actions la qualité

qualité de bonnes & de mauuaises, & de donner ainsi matiere d'accuser Dieu d'impertinence quand il les remunere, & d'iniustice quand il les punit. Pource que ce qui n'est ni bon ni mauuais, ne peut estre vn sujet capable de loüange ni de blafme, de supplice ni de remuneratiõ. Certainement si nous enseignions tout cela disertement, ce seroit non seulement vn grand erreur en la Religion, mais vne doctrine pernicieuse à la vie ciuile. Car ce seroit autant que si nous ostions la difference qui est naturellement entre le vice & la vertu; ce qui sans doute apporteroit vne horrible confusion aux choses du monde. Mais iusques icy aucun n'a esté si peu soigneux de la reputation de sa pudeur, que d'oser nous en accuser; seulement on dit que ce que nous

178 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
enseignons en la matiere du franc  
arbitre, tire necessairement ces  
mauuaises doctrines en consequen-  
ce. Or quand ainsi seroit, il ne se-  
roit pourtant pas raisonnable de  
nous imputer les consequences de  
nos dogmes, si nous ne les recon-  
noissons & ne les aduoüons pas. Car  
il y a peu d'erreurs dont on ne puis-  
se tirer de fort dangereuses conclu-  
sions, si on veut vn peu subtilement  
raisonner; & il y a fort peu de gens  
qui ne tiennent quelques vnes de  
ces erreurs dont vn subtil raisonne-  
ment peut deduire des conclusions  
pernicieuses. De sorte qu'il n'y au-  
roit quasi homme au monde qui ne  
deust & hair son prochain & estre  
hai reciproquement de luy, si nous  
voulions suiure trop loin les con-  
sequences des opinions les vns des  
autres. Il suffit donc que nous re-

jettions celles qu'on veut tirer de nos sentimens, & que ce que nous croyõs en cette matiere, ne produise aucun mauuais effect au prejudice de la religion, ni au dommage de la vie ciuile. Or que nostre creance ne produise rien de tel, c'est chose claire par l'experience. Car elle ne peut gaster la pieté ni les meurs de ceux qui ont des opinions cõtraires aux nostres, puis qu'ils ont & les consequences & les principes dõt ils estiment qu'elles naissent, en abomination & en horreur. Et quant à nous, tant s'en faut qu'elles soyent pour corrompre nos inclinations, & pour éteindre en nos esprits l'amour & l'estime de la vertu, que nous les auons encor en plus grande horreur que nos aduersaires, que nous soustenons qu'elles ne decoulent nullement de nostre do-

étrine, & que de ces mesmes principes dont quelques vns essayent de déduire ces damnables conclusions, nous faisons sortir des enseignemens tres-efficacieux, & des exhortations tres-viues pour induire les hommes à la pieté. En effet, quoy que l'on die de nos sentimens en cette matiere, tant y a qu'en nos actions nous ne pretendons pas estre comme des troncs de bois, - ou comme des pierres, dont le mouuement naturel de haut en bas, ne peut nullement estre conté entre les choses moralement bonnes ou mauuaises. Nous auons des sens exterieurs, par lesquels nous connoissons les obiets qui se presentent deuant nous, & des appetits interieurs qui nous portent vers ces objets, ou bien qui nous en retirent, apres que

nous les auons connus dignes de nostre auersion ou de nostre agrément. Nous ne pretendons pas mesmes agir à la façon des animaux destitués de la raison, dont tous les mouuemens & les appetits sont brutes, quoy qu'ils procedent de quelque connoissance des objets exterieurs, autant que les sens & la faculté de l'imagination leur en donne. Pource que cette connoissance qui naist des sens exterieurs & de l'imagination seulement, ne peut pas atteindre iusques au discernement des qualités & des circonstances qui font que les actions sont morales, c'est à dire, bonnes ou mauuaises, & dignes de pêne ou de remuneratiō. Nous auons tous par la grace de Dieu la raison & l'intelligēce, faculté naturellemēt capable de iuger des relations

qui donnent aux actions humaines la qualité de vice ou de vertu. Et comme ainsi soit que c'est le propre de l'intelligence, de ne tirer pas ses actions à coup perdu, mais de s'y proposer vne certaine fin, comme vn blanc ou elle vise, & que toutes les fins que nous pouuons nous proposer sont ou dans l'honnesteté des choses louables, ou dans le contentement qui naist des choses delectables, ou dans l'vtilité de celles qui peuvent profiter, nous ne faisons aucune action avec intelligence, que nous ne nous mettions deuant les yeux quelqu'vne de ces trois fins. De plus, toute intelligence qui se propose vne certaine fin, ayant encore ce propre de la Nature de iuger des moyens qui sont bons pour y paruenir, & quand il s'en

presente plusieurs, de faire le chois de ceux qu'elle estime les meilleurs, & de les preferer aux autres, nous ne nous propofons iamais de telles fins en nos actions, que nous ne consultations pareillement sur les moyens, & que de cette consultation nous ne formions la resolution d'agir ou de n'agir pas, conformément à la nature tant de la fin & des moyens, que de l'intelligence qui se la propose & qui les gouverne. En fin toutes les actions de cette nature procedant de la volonté, & ce que l'on fait du mouvement de sa volonté ne pouuant estre imputé à contrainte ni à violence, soit bien ou mal que nous fassions, nous nous y portons volontairement, & n'attribuons aucune de nos actions à chose quelconque qui soit tellement au dehors de nous,

184 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
qu'elle nous y force. Iusques là nous  
reconnoissons vn franc arbitre, &  
on ne peut raisonnablement nous  
accuser de rien croire ni de rien en-  
seigner autrement. Cela donc sans  
aucune difficulté suffisant pour  
rendre nos actions dignes de blas-  
me & de punition, ou de remu-  
neration & de loüange, peut-on  
iustement demâder de nous dauan-  
tage? Certainemêt quand il est que-  
stion d'aller plus auant, & de sça-  
uoir quelle fin nous sommes capa-  
bles de nous mettre deuant les  
yeux, nous disons que nous som-  
mes de nostre nature si mauuais &  
si corrompus en nos passions, que  
nous ne nous proposons iamais fors  
l'Vtile & le Delectable, sinon que  
Dieu nous fasse la grace d'apperce-  
voir l'excellence de l'Honneste,  
& qu'il nous dõne de nous y porter.

Encore nous trompons nous toujours au iugement que nous faisons du delectable & de l'utile, & ne le constituons finon dans les choses qui plaisent à nos mauuaises passions, iusques à ce que Dieu nous illumine, pour sçauoir bien discerner la solidité de la verité d'avec la vanité des apparences. Puis donc qu'il ne nous arriue iamais d'en bien iuger de nous mesmes, sans la preuention & l'assistance de la grace de nostre Seigneur, il faut qu'il y ait naturellement en nous quelque chose qui nous en rende incapables, & qui nous oste, non le franc arbitre mesme, car nous ne le pouuons perdre finon en perdant la raison & la volonté, mais le bon vsage du franc arbitre en ce qui est du bien & du mal. Car ce qui est ainsi vniuersel & en tou-

186 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
tes personnes & en tous temps, doit  
auoir vne cause necessaire & deter-  
minée, & c'est ce qu'on appelle le  
peché originel, dont toutes les puis-  
sances de nos ames sont infectées.  
Si cette doctrine là nous priue de la  
bonne grace de nos superieurs &  
de nos conçitoyens, il y a certes  
matiere de s'en étonner, pour ces  
trois raisons principales. La pre-  
miere est, qu'elle donne à Dieu la  
loüange toute entiere de tout le  
bien qui est en nous & que nous  
faisons. Or ya t'il sans doute moins  
de peril à donner à Dieu vn peu  
plus de loüange qu'il ne faut, qu'à  
en donner beaucoup moins qu'il  
ne faut à l'homme. Quand nous  
attribuërions à Dieu quelque par-  
tie de la loüange qui nous appar-  
tiendroit (ce que nous ne faisons  
nullement pourtant) nous ne croi-

rions pas en deuoir encourir la reprehension de personne. Assuré-  
ment si ce qu'il y a de Dieu, & ce  
qu'il y a de l'homme en nos actions,  
est si malaisé à diuiser, qu'il soit  
comme impossible de le partager  
que l'un ou l'autre n'y perde, il est  
sans doute plus raisonnable de tout  
rapporter à la gloire de Dieu, de  
qui nous tenons tout, qu'à nous,  
qui n'auons rien de nous mesmes.  
La seconde est, qu'en cela nous  
suiuons précisément les decisions  
que l'Eglise a faites contre les Pe-  
lagiens & Semipelagiens, qui ont  
voulu donner plus qu'il ne faut au  
franc arbitre de l'homme. Et qui  
considerera bien la doctrine de S.  
Augustin en cette matiere, trouue-  
ra qu'elle est entierement confor-  
me à la nostre, & qu'il a combattu  
Pelagius & ses sectateurs des mes-

mes armes dont nous nous seruons maintenant. Or seroit-ce chose bien étrange qu'on nous haïst à cause d'un sentiment en faueur de qui l'Eglise a notoirement prononcé, & qui a esté constamment tenu par ce grand Saint, dont le nom & la memoire est en benediction en l'Eglise. La troisieme est finalement, qu'il y à vne infinité d'honnestes gens en la communion de Rome, qui sont en cela de mesme opinion avec nous, qu'on nommoit cy-deuant dans les Ecoles Predeterminans, & que depuis quelque temps on appelle Iansenistes. Et on ne peut pas dire que nous en vueillions faire accroire au monde lors que nous parlons ainsi. Car les écrits qu'on fait contr'eux les accusent si hautement d'estre Calvinistes en ce point, qu'il ne se peut reuoquer en doute.

Le seul liure que le Iesuite Petau a composé touchant le franc arbitre depuis peu, en fait foy à tout le monde. Or iusques à cette heure on les a supportés doucement, & Rome mesme ne s'étoit point meslée de ce differend, ou au moins n'auoit ouuertement fauorisé aucun des partis contendans, iusques à il y a fort peu, que le Pape de maintenant, s'est, à ce qu'on dit, déclaré pour les Anti-Iansenistes. Ce seroit donc certes passion si on auoit de l'auerfion contre nous à l'occasion d'une chose que la communion de Rome n'a point encor decidée formellement, & qui n'empesche pas qu'on ne tienne pour fort honnestes gens & pour bons Chrestiens ceux qui y ont des sentimens tout à fait conformes aux nostres.

Le quatrième exemple sera pris de cette accusation si atroce, que nous faisons Dieu auteur de peché. Ce qui véritablement seroit digne de beaucoup d'horreur, s'il estoit aussi veritable, que beaucoup de gens le nous imputent hardiment. Or d'abord il y a de la peine à concevoir comment cette accusation s'accorde avec la precedente. Car ie ne diray pas que si nous ruinons absolument le franc arbitre, dont l'usage est necessaire pour faire que nos actions portent iustement la qualité de vertu ou de peché, nous osons aussi tout peché de la conversation des hommes, & que Dieu ne peut estre auteur d'une chose qui n'est point. Je diray seulement que si, comme nous le faisons, nous attribuons à Dieu toute la gloire des bonnes actions que nous pro-

duisons, & si, comme on nous en accuse, nous le faisons encor auteur de toutes les mauuaises, il faut qu'il y ait vne merueilleuse bizarrerie en nos opinions, & que nous ayons bien peu d'entendement de ne reconnoistre pas quelle extrauagance il y auroit d'attribuer également à Dieu tout le bien & tout le mal qui se trouueroit dans les actions des hommes. Outre qu'ainsi nous ne laisserions à la creature ni loüange ni blasme de bien & de mal, le zele que nous auons d'vn' costé à la gloire du Createur, seroit de l'autre choqué bien rudement & bien manifestement par la mauuaise opinion que nous aurions de la sainteté de sa prouidence. Mais veritablement on a grand tort de nous attribuer des sentimens que non seulement nous reiettons com-

192 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
me faux, mais que nous auons en  
execration comme abominables.  
Tant s'en faut que nous soyons cou-  
pables de ce crime, qu'au contraire,  
nous mettons constamment & vni-  
uersellement cette distinction entre  
le bien & le mal de nos actions,  
que nous attribuons absolument le  
bien à Dieu, comme à la seule cause  
dont il peut estre produit; & quant  
au mal, nous le donnons entiere-  
ment à l'homme & au Malin, qui  
en sont la seule origine. Or encore  
que cette question, que c'est que  
la Prouidence de Dieu fait ou ne  
fait pas en la production des mau-  
uaises actions, soit arduë d'elle mes-  
me, & de longue discussion, & qu'en  
accusations si calomnieuses, qu'on  
ne soustient d'aucunes preuues, il  
suffit de nier le crime pour en estre  
iustificié, ie ne laisseray pas de dire  
icy

icy deux ou trois choses pour nostre defense. Premièrement il ne nous est iainais tombé dans la pensée, que Dieu par quelque operation interieure de sa Prouidence, mette au cœur des hommes de mal faire, ni qu'il y incite le moins du monde leurs affections. C'est dans la conuoitise, & dans la corruption de nostre nature qu'est le germe du peché, qui s'excite & qui bourgeonne de luy mesme, & qui répand en nos pensées, en nos actions, & en nos paroles tout le vice qui y est. Ce que la Prouidence de Dieu fait en cela est de gouverner tellement quant à l'exterieur l'administration des objets qui sont capables d'exciter les affections & les conuoitises, qu'ils se presentent à propos deuant les facultés & les émeuent, lors qu'il est question

194 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
de l'execution de quelque arrest de  
sa Prouidence, ou les pechés des  
hommes doiuent interuenir. Com-  
me ç'a esté cette diuine conduite  
& du Pere & du Fils, qui a fait que  
le Seigneur Iesus s'est trouué a point  
nommé deuant les yeux de Iudas,  
des Pharisiens, & de Pilate, pour  
émouuoir en chacun d'eux les pas-  
sions ausquelles ils estoient enclins,  
& de l'émotion desquelles depen-  
doit la crucifixion du Sauueur du  
Monde. Car il n'est point besoin  
d'installer ni l'auarice, ni l'enuie,  
ni la cruauté dans l'esprit des hom-  
mes, à ce qu'ils soyent induits à  
faire des actions conuenables à la  
nature de ces vices, lors que les oc-  
casions s'en presenteront; la cor-  
ruption qui est en eux tous dès le  
ventre, les rend d'eux mesmes as-  
sés enuieux, & assés cruels. Il ne

faut que leur faire voir, ou quelque notable somme d'argent, ou quelque eminente vertu qui offusque leur reputation, & qui abbaisse leur puissance, ou quelque autre tel objet sur lequel ils puissent contenter la barbarie de leurs passions. Et comme si vous approchés vne matiere souuerainement combustible de la flamme, incontinent le feu s'y prend, la seule presence des choses capables d'exciter ces passions, les allume incontinent. Pour ce qui est de l'interieur, l'efficace de la Prouidence consiste principalement en ce que les pensées des hommes estant fort errantes & vagabondes, & la varieté des objets qui se presentent à eux les faisant assés souuent flotter irresolus entre diuerses mauuaises actions, elle fait par des moyens secrets & tout à fait

imperceptibles à nostre intelligence, qu'ils se determinent plütoft à vne chose qu'à l'autre, pour seruir fans y penser au dessein lequel Dieu s'estoit formé. Ce qui fait qu'encore qu'il ne contribuë du tout rien à la naissance de ces mauuaises pensées, & que toute son operation se déploye à les gouuerner seulement, l'euenement qui s'en ensuit luy est attribué comme s'il en estoit la cause. A quoy contribuë beaucoup ce que Satan ne pouuant rien entreprendre dessus les hommes, sinon autant que Dieu luy permet, aussi tost que Dieu luy a l'âché la bride, il court & vole dedans leurs esprits, & y embrase les passions qui n'y estoient déjà que trop enflammées d'elles memes. Apres cela, de quelque façon qu'on explique cette matiere, car sa difficulté fait prendre

diuerſes routes à ceux qui ſe meſſent de l'interpreter tant en l'vne qu'en l'autre communion, tant y a que nous n'auons iamais parlé de ce que Dieu y fait en termes ſi precis, & qui ſemblent tant faire dependre les mauuaiſes actions des hommes de l'operation de la main de Dieu, que l'Ecriture n'en employe de beaucoup plus emphatiques, & qui deuroient donner beaucoup plus de ſujet de ſcandale, ſ'il y auoit quelque choſe en l'Ecriture dont on ſe deuſt ſcandalifer. Car elle ne ſe contente pas de dire en ce qui eſt de la crucifixion de noſtre Seigneur, que les Iuiſ qui l'ont mis à mort n'ont rien fait ſinon ce que *la main & le conſeil de Dieu auoient determiné ſe deuoir faire*, Act. 4. 8: mais elle enſeigne diſertement que c'eſt Dieu qui a endurci le cœur de

198 *Apol. pour ceux de la Relig.*

*Pharao* contre ses propres commandemens, Exod. 7. 3: que c'est luy qui a fait qu'Absalon a commis inceste avec les concubines de *Dauid*, afin de le punir de ses pechés. 2. Sam. 12. 11. 12: que c'est luy qui enuoye efficace d'erreur en ceux qui n'ont point receu la dilection de verité, afin qu'ils croient à mensonge 2. Thess. xi. 10. 11: & choses semblables. Comme donc la bonne opinion qu'on a de la sainteté de l'Écriture & de la diuinité de son inspiration, fait qu'on se porte à expliquer ces endroits de telle sorte, qu'on y trouue en fin que la conduite de nostre Seigneur y demeure exente de blâme; la charité Chrestienne deuroit porter ceux qui lisent les écrits de nos gens sur cette matiere, à les exposer fauorablement, s'ils y trouuoient quelque chose qui de prim' abord

ne fust pas à leur contentement. Car c'est bien vn effet de nostre pieté que de tâcher d'applanir dans les Escritures les passages qui s'y rencontrent vn peu difficiles ou scabreux ; mais c'est vn grand defaut de charité , & vne procedure qui témoigne de la passion beaucoup, que de condamner comme criminel dans les liures de nos gens, ce qu'on trouue moyen de iustifier plénement dans ceux des Prophe-tes & des Apostres. Finalement, il n'y a dans ces diuins auteurs & dans les nostres expression si dure en cette matiere , ni si capable de donner de l'alarme à l'esprit humain, qu'il ne s'en trouue de pareilles & de plus fortes encor dans les écrits des auteurs les plus illustres de la communion de Rome. Car , ie vous prie , que peut-on rencon-

200 *Apol. pour ceux de la Relig.*  
trer en nos gens qui soit au delà de  
ces paroles du Cardinal Bellarmin  
au second de ses liures de la Perte de  
la Grace, chap. 13. Pour ce qui est de  
l'inceste d'Absalom, Dieu est dit auoir  
fait ce mal là, non entant que c'estoit  
une péne pour David. Car encore que  
ce fust un mal qu'Absalom pechast, ce  
que Dieu ne vouloit point, mais le  
defendoit; c'estoit pourtant un bien que  
David fust puni; ce que Dieu a vou-  
lu & l'a fait. Item, au chap. 16.  
Non seulement Dieu delaisse les pe-  
cheurs quand il les abandonne aux de-  
sirs de leurs cœurs, mais aussi quand il  
tourne, & gouerne, & ordonne si  
admirablement les mauuaises volontés,  
lesquelles il n'a pas faites, mais n'a pas  
ignoré quelles seroient telles, que mal-  
gré qu'elles en ayent, elles luy seruent:  
c'est à dire, à l'exécution de ses  
desseins. Ailleurs il dit que Dieu

les regit, & les gouverne, & qu'il les tord, ou fléchit, & mêmes avec quelque espece de violence, ( car le mot *torquet* signifie tout cela ) operât en elles inuisiblement, tellement qu'elles s'adressent plutôt à vn mal qu'à l'autre par la prouidence de Dieu. Il est vray qu'il dit que ce n'est pas *positiuement* qu'il le fait, mais *permissiuement* seulement, & qu'il explique cela par la comparaison d'vn chasseur duquel on dit qu'il a pouffé son chien sur le lieure, quoy qu'il n'ait fait que lâcher la lesse dont il le tenoit arresté. Mais outre que l'emphase de ces mots môstre qu'en cette *permission*, il y a quelque efficace *positiue*, il dit que mesmes *positiuement* Dieu incline les volontés des meschans plutôt à vn mal qu'à l'autre, quoy que ce soit *occasionnellement* & *moralemment*, c'est à

dire, en leur mettant en l'esprit  
 quelques pensées bonnes, en elles  
 mesmes, mais dont ils abusent à  
 mal. Puis donc que nous faisons  
 également profession d'auoir en  
 detestation que Dieu soit l'auteur  
 des pechés des hommes, & que nous  
 nous exprimons en termes qui sont  
 également capables, en les prenant  
 trop à la rigueur, de soupçonner  
 quelque chose de tel pourtât, quel-  
 le apparence de raison y peut-il a-  
 uoir que les Docteurs Romains  
 soyent neantmoins receus à nous  
 accuser continuellement, & que  
 quant à nous on ne vueille pas don-  
 ner vne oreille à nos defenses? Ou  
 de quelle iustice peut-on colorer  
 ce procedé, que l'on recompense  
 des dignités les plus eminentes de  
 l'Eglise de Rome ceux de sa com-  
 muni on qui parlent ainsi, & qu'à

*faior*

ces pauvres Reformés qui ne disent du tout rien de pis, on fasse sentir tant d'effets d'une animosité comme implacable ?



SECTION. IV.

*Que si on considere ceux de la Religion à l'égard des choses qu'ils ne croient pas, ils ne meritent point d'auersion. Et premierement touchant l'inuocation des Saints, l'adoration des Images, & le Purgatoire.*



iennent maintenant à estre considerés les principaux chefs des choses que nous ne croyons pas, ou que nous ne pratiquons pas en matiere de religion. Car ie ne veux parcourir